



**HAL**  
open science

# L'ethnographie collaborative des méga-conférences. Une proposition méthodologique pour enquêter sur les événements politiques “ monstres ”

David Dumoulin Kervran, Jean Foyer

## ► To cite this version:

David Dumoulin Kervran, Jean Foyer. L'ethnographie collaborative des méga-conférences. Une proposition méthodologique pour enquêter sur les événements politiques “ monstres ”. *Critique Internationale*, 2024, N° 104 (3), pp.111-136. 10.3917/cii.104.0111 . halshs-04735812

**HAL Id: halshs-04735812**

**<https://shs.hal.science/halshs-04735812v1>**

Submitted on 19 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

- Version auteur de : Dumoulin Kervran, D., Foyer, J. et CLIMACOP, (2024) .  
L'ethnographie collaborative des méga-conférences. Une proposition méthodologique pour enquêter sur les événements politiques « monstres » *Critique internationale*, N° 104(3), 111-136. <https://doi.org/10.3917/cii.104.0111>.

# L'ethnographie collaborative des méga-conférences. Une proposition méthodologique pour enquêter sur les événements politiques *monstres*

*par David Dumoulin Kervran, Jean Foyer et CLIMACOP<sup>1</sup>*

La notion de gouvernance mondiale s'incarne de manière particulièrement visible dans la montée en puissance des méga-conférences des Nations unies. Celles-ci font partie d'une culture politique mondiale émergente, en particulier depuis la première grande « conférence de la terre » ouverte à la société civile en 1972 à Stockholm. Ce type de sommet rassemble, au sein d'un archipel de réunions, une multitude d'individus aux statuts hétérogènes : bureaucrates internationaux, diplomates et fonctionnaires, représentants de think tanks, de réseaux professionnels, du monde des affaires comme de la société civile. Pendant quelques jours, il est possible de voir les plus influents entrepreneurs politiques se succéder sur scène pour convaincre et bâtir des alliances, mais aussi dialoguer, se jauger ou s'éviter. L'expression « événements politiques *monstres* » permet d'évoquer à la fois leur taille, leur caractère

---

<sup>1</sup> CLIMACOP est le collectif créé pour étudier la COP21, Conférence onusienne des parties sur le climat, en 2015. Il a regroupé une trentaine de personnes avec des degrés d'investissements divers dont les chercheurs suivants qui ont participé à la publication finale (cités avec leur appartenance de l'époque) : [Stefan Aykut](#), Université Paris-Est/Lisis ; [Jean Foyer](#), CNRS/ISCC ; [Édouard Morena](#), Ladys ; Alice Baillat, Sciences Po/CERI ; Sarah Benabou, IRD/Paloc ; Amy Dahan, Centre Alexandre Koyré, Christophe Buffet, Centre Alexandre Koyré ; Monica Castro, université de Lausanne ; Jean-Baptiste Comby, université Paris-Panthéon-Assas ; Joost DeMoor, Leuven University ; David Dumoulin Kervran, université Sorbonne Nouvelle ; Hélène Guillemot, CNRS/Centre Alexandre Koyré ; Nils Moussu, université de Lausanne ; Lucile Maertens, université de Genève/Sciences Po ; Birgit Müller, CNRS/Laios ; Aurore Viard-Cretat, Centre Alexandre Koyré. Cet article n'aurait pas été possible sans les discussions intenses auxquelles tous les membres de CLIMACOP ont contribué, mais les deux premiers auteurs sont seuls responsables des erreurs ou inexactitudes de ce texte. Une version différente de ce texte a été publiée en anglais dans Osmany Porto de Oliveira (ed.), *Handbook of Policy Transfer, Diffusion and Circulation*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2021 (p. 80-99).

étonnamment composite et le sentiment de « frayeur » que peut ressentir l'ethnographe quand il arrive sur place pour s'attaquer à un tel terrain.

L'analyse empirique de ces conférences de l'ONU pose de véritables défis méthodologiques aux chercheurs en sciences sociales. Cet article présente une méthodologie appelée ethnographie collaborative des méga-événements (ECE ; en anglais *collaborative event ethnography*, CEE), développée par les anthropologues Peter J. Brosius et Lisa M. Campbell<sup>2</sup> pour aborder cette complexité. Les exemples de dynamiques présentés ici sont issus des domaines du développement durable et du changement climatique et s'appuient sur l'expérience collective originale du projet de recherche CLIMACOP. L'article est divisé en quatre sections. La première section décrit les défis méthodologiques de l'objet « méga-conférences », la seconde présente les inspirations et les expériences des chercheurs qui ont mis en place cette ECE. La troisième section propose une évaluation des principales composantes de notre méthodologie ECE et la dernière évoque comment cette approche de l'ECE donne accès à l'observation directe de la (re)production de la politique mondiale.

## Les méga-conférences, un défi pour la méthode ethnographique

La catégorie de « méga-conférences » doit d'abord être définie et resituée dans son contexte analytique afin de poser clairement le défi méthodologique que représentent leur étude pour les chercheurs en sciences sociales, et en particulier en ethnographie.

### Pourquoi analyser l'essor des méga-événements ?

Lorsque l'on a décidé d'enquêter sur une grande conférence de l'ONU, il est nécessaire de la penser au prisme d'un processus structurel plus large : la lente émergence d'une communauté politique mondiale (*world polity*), un phénomène que l'école anglaise des relations internationales a mis au centre de ses analyses<sup>3</sup>. De plus, si l'on considère les sommets de la Terre, les COP et les UN-Habitat (entre beaucoup d'autres) comme des méga-événements, on évite non seulement de se focaliser sur leur dimension délibérative, mais on se donne aussi les moyens de rendre compte de leur dimension organisationnelle, logistique et culturelle. Ce

---

<sup>2</sup> Peter J. Brosius et Lisa M. Campbell, « Collaborative event ethnography: Conservation and development trade-offs at the Fourth World Conservation Congress », *Conservation & Society*, 8 (4), 2010, p. 245-255.

<sup>3</sup> Andrew Hurrell, *On Global Order: Power, Values, and the Constitution of International Society*, Oxford, Oxford University Press, 2007. Le programme a récemment été alimenté par des approches sociologiques et anthropologiques.

cadre permet en effet d'aligner les conférences des Nations unies avec d'autres grands événements intergouvernementaux – comme le Forum de haut niveau de l'OCDE sur l'efficacité de l'aide, les sommets du G20, les sommets mondiaux des gouvernements infranationaux tels que les événements de Cités et gouvernements locaux unis – mais aussi avec les réunions de la société civile et du secteur privé tels que les Forums sociaux et économiques mondiaux, ou encore avec des arènes sans caractère délibératif, comme les Jeux olympiques<sup>4</sup> ou les expositions universelles<sup>5</sup>.

Ces enquêtes documentent l'émergence de normes communes qui organisent la confrontation et la collaboration entre les pays, et proposent donc de penser ces méga-événements comme des producteurs – et des produits – d'une « culture mondiale » en cours d'affirmation<sup>6</sup>. Les organisateurs de ces méga-événements parviennent à les placer comme des centres jouant un rôle d'attraction au niveau mondial, car si les acteurs les plus puissants et prestigieux d'un domaine ont promis de venir y participer, les autres ne peuvent plus se permettre de les manquer. Cette attractivité a un effet d'entraînement croissant et difficilement résistible, en faveur à la fois de la participation à chacun de ces événements et de la démultiplication de ce type de processus organisationnel mondial dans tous les domaines. Le Forum social mondial, par exemple, a émergé en miroir du Forum économique mondial de Davos, alors que, dans un tout autre secteur, les pratiques sportives alternatives en recherche de légitimité font tout leur possible pour organiser leurs propres concours au niveau mondial<sup>7</sup>.

Ces méga-événements mondiaux se rapprochent également par l'échelle des défis logistiques qui accompagnent ces confrontations internationales. Fait révélateur, l'équipe brésilienne chargée de l'organisation de la conférence Rio+20 sur l'environnement et le développement de 2012 était la même que celle en charge des Jeux olympiques de Rio de

---

<sup>4</sup> Maurice Roche, *Mega-Events and Modernity: Olympics and Expos in the Growth of Global Culture*, Londres, Routledge, 2000.

<sup>5</sup> Brigitte Bapandier et Sophie Houdart (dir.), *Ethnographier l'universel – Shanghai 2010: « Better City, Better Life »*, Nanterre, Société d'ethnologie, 2015.

<sup>6</sup> Voir, parmi de nombreuses publications, Maurice Roche (*Mega-Events and Modernity...*, *op. cit.*), pour sa réflexion fructueuse sur la diffusion mondiale d'une nouvelle culture publique, celle des méga-événements, définissant ces derniers comme des « événements culturels [y compris commerciaux et sportifs] à grande échelle qui ont un caractère dramatique, un attrait populaire de masse et une signification internationale » (p. 1). Il analyse le comité des J.O. comme « la plus grande et probablement la plus importante organisation culturelle internationale non gouvernementale [...] en dehors des religions mondiales et des associations scientifiques » (p. 196).

<sup>7</sup> Par exemple, les Jeux paralympiques sont organisés chaque année depuis 1952 ; à partir de 1988, ils ont lieu dans la même ville que les Jeux olympiques et, depuis 2004, partagent le même comité d'organisation. Les Jeux mondiaux des peuples autochtones ont été organisés en 2015 sur le modèle d'un événement similaire au niveau national du Brésil.

Janeiro, qui se tenaient la même année. Le secrétaire général des Nations unies, Ban Ki-moon, a déclaré en 2012, à propos de la conférence Rio+20, qu'elle serait « le plus grand évènement jamais organisé par les Nations unies<sup>8</sup> ». Ici, la *grandeur* n'est pas seulement définie en fonction de la participation des représentants étatiques au plus haut niveau, elle met également en évidence le nombre de participants directs, la couverture médiatique qui crée un public d'ampleur mondiale, le nombre de secteurs et de nations représentés ainsi que l'ampleur des infrastructures, du financement et de la planification nécessaires<sup>9</sup>. Cette « grandeur » revendiquée des méga-événements se combine avec leur concentration apparente en un seul lieu.

### Un lieu – un moment ? Nécessité d'une innovation méthodologique

Dans une première analyse du Sommet de la Terre de Rio 92, évènement considéré comme une étape majeure dans la mise en place d'une arène politique mondiale, Paul Little présente une interprétation pionnière des promesses et des pièges pour les chercheurs en sciences sociales qui choisissent les conférences de l'ONU comme objet d'étude.

La délimitation ethnographique d'un méga-évènement est également problématique en raison de sa complexité et de sa nature fragmentaire. [...] La conférence de Rio apparaît comme un évènement discret parce qu'elle a réuni divers acteurs dans un lieu et à un moment précis, dans les limites d'un ordre du jour préétabli. À Rio, le global est devenu local, et donc « accessible » en termes ethnographiques traditionnels. Cependant, la fragmentation produite par tant d'acteurs faisant tant de choses en même temps remet en question l'unité même de l'évènement. Peut-on englober autant de projets, d'intérêts et d'interactions différents dans la notion d'évènement unique ? Cette conjoncture multiple et fragmentée de personnes peut-elle être représentée de manière cohérente sans violer sa complexité ? Ces questions

---

<sup>8</sup> Philippe Escande, « Economie verte : le retour sur terre », *Le Monde*, 20 juin 2012 (archive en ligne consultée le 5 juin 2024). Le site officiel de la conférence des Nations unies (<https://www.uncsd2012.org>) n'est malheureusement plus accessible mais des archives sont à disposition en ligne (<https://www.un.org/fr/conferences/environment/rio2012>).

<sup>9</sup> Pour rapprocher cette question de l'échelle ou la taille de la notion de « grandeur » chez Luc Boltanski, voir David Dumoulin Kervran, « La grandeur de Rio+20 : formats et enrôlements de la société politique globale », dans Jean Foyer (dir.), *Regards croisés sur Rio+20. La modernisation écologique à l'épreuve*, Paris, CNRS Éditions, 2015, p. 51-88.

en amènent une autre, encore plus profonde, concernant la possibilité d'atteindre *a minima* un point de vue « holistique »<sup>10</sup>.

À première vue, les conférences de l'ONU devraient être interprétées comme l'unité parfaite, en ligne avec l'« ethnographie classique » : une unité bien définie de temps, d'espace et d'action. Nous avons identifié pour la COP21 sur le changement climatique en 2015 un espace – Le Bourget (un centre de convention dans le nord de Paris) – et une période – les deux semaines de décembre de la conférence –, où/pendant laquelle tous les acteurs seraient réunis et les relations observables comme dans un laboratoire. Mais, comme le relève Little, cette simplicité apparente cache un haut niveau de complexité à aborder par les chercheurs en sciences sociales. Tout chercheur arrivant sur le terrain d'un méga-événement sans expérience préalable a pu ressentir les mêmes impressions de désorientation et la même perplexité.

Tout d'abord, les conférences sont une arène sociale dont la localisation n'est que temporaire et changeante. « Comme un cirque itinérant, la COP sur le climat doit être reconstruite à partir de zéro lorsqu'elle se déplace d'un lieu à l'autre<sup>11</sup> », chacun de ces lieux n'étant qu'un maillon d'une longue chaîne de conférences se déroulant dans d'autres villes. Cette arène a été construite par le partage d'un langage, de normes et de cadres d'interprétation – c'est-à-dire une sorte de culture climatique mondiale –, et ce processus de socialisation ne peut être ignoré par l'observateur.

En outre, les méga-événements sont si grands et leurs limites si difficiles à cerner qu'ils représentent un défi méthodologique. La première étape consiste à accepter que le « point de vue holistique » ne soit en fait absolument pas donné. Le travail collaboratif commence donc par une tâche pour chaque chercheur : *trouver le terrain*<sup>12</sup> ou, peut-être plus adéquatement, *construire ce terrain*<sup>13</sup>.

---

<sup>10</sup> Paul E. Little, « Ritual, power and ethnography at the Rio Earth Summit », *Critique of Anthropology*, 15 (3), 1995, p. 265-288 (p. 281).

<sup>11</sup> Stefan Aykut, Jean Foyer et Édouard Morena (eds), *Globalising the Climate: COP21 and the Climatisation of Global Debates*, Londres, Routledge, 2017, p. 2.

<sup>12</sup> Lisa Markowitz, « Finding the field: Notes on the ethnography of NGOs », *Human Organization*, 60 (1), 2001, p. 40-46.

<sup>13</sup> Cynthia Hardy et Steve Maguire, « Discourse, field-configuring events, and change in organizations and institutional fields: Narratives of DDT and the Stockholm Convention », *Academy of Management Journal*, 53 (6), 2010, p. 1365-1392 ; Amit Vered (dir.), *Constructing the Field: Ethnographic Fieldwork in the Contemporary World*, Londres, Routledge, 2000.

Little met en évidence la complexité et la fragmentation de ce qui est censé n'être qu'une négociation diplomatique de haut niveau<sup>14</sup> alors que, en réalité, ces conférences rassemblent des dizaines de milliers de personnes dispersées dans des centaines de réunions éparpillées dans toute une ville.

Des grands rassemblements publics aux événements d'entreprise discrets et uniquement sur invitation, Paris a été, pour reprendre le nom d'un centre médiatique créé pour la conférence, « le lieu où il faut être » – *the place to be* – pour toute personne intéressée – même marginalement – par la question du climat<sup>15</sup>.

Il faut alors dessiner une cartographie d'ensemble de cet archipel de réunions (voir carte et photos en fin d'article) et décrire le processus de « structuration » de l'agenda qui s'y déroule. Les conférences de l'ONU sont officiellement divisées en quatre espaces sociaux génériques : l'arène des négociations internationales, celui des entreprises, celui dédié à la société civile et celui réservé aux médias. En réalité, une multiplicité d'autres espaces secondaires viennent ajouter à la fragmentation de ce type d'évènement. David Dumoulin Kervran a montré que ces méga-conférences sont en fait une accumulation complexe de « formats de réunions » hétérogènes (conférence interétatique, assemblée, congrès scientifique, conférence, mondanité, foire thématique, réunion d'affaires<sup>16</sup>). Chaque format doit être décrit comme l'actualisation d'une « norme », une forme internationale stabilisée et légitimée d'interaction sociale sur ce type de scène mondiale. En outre, le défi consiste à aller au-delà de ce qui est directement observable et à comprendre comment (et par qui) les réunions, les espaces et les coalitions politiques sectorielles sont connectées.

Enfin, l'observation directe permet de documenter non seulement les interactions formelles (consignées dans les comptes rendus de réunions ou les documents finaux), mais aussi des aspects plus informels que les acteurs ont intérêt à passer sous silence. L'observation de la négociation « en train de se faire » donne un aperçu de la manière dont le consensus est produit « en révélant les arguments scientifiques et politiques qui ont été invoqués pendant les négociations mais qui sont masqués dans le langage final<sup>17</sup> ». Être sur place – ce qui constitue

---

<sup>14</sup> P. E. Little, « Ritual, power and ethnography at the Rio Earth Summit », art. cité.

<sup>15</sup> S. Aykut, J. Foyer et É. Morena (eds), *Globalising the Climate: COP21 and the Climatisation of Global Debates*, *op. cit.*, p. 1.

<sup>16</sup> D. Dumoulin Kervran, « La grandeur de Rio+20 : formats et enrôlements de la société politique globale », cité.

<sup>17</sup> Lisa M. Campbell, Shannon Hagerman et Noella Gray, « Producing targets for conservation: Science and politics at the Tenth Conference of the Parties to the Convention on Biological Diversity », *Global Environmental Politics*, 14 (3), 2014, p. 41-63 (p. 42).

la base de l'engagement ethnographique – offre une occasion unique d'observer la performance même du processus de structuration politique mondiale dans toute sa complexité et ses détails<sup>18</sup>.

## Une brève généalogie de l'ethnographie collaborative événementielle

Cette méthode s'appuie sur les acquis d'une série de travaux montrant comment l'ethnographie peut se saisir d'objets qui ont été longtemps le privilège exclusif des chercheurs en relations internationales. Notre expérimentation méthodologique est donc ancrée dans ce mouvement qui sera rapidement esquissé ici, mais aussi dans un passage d'expérience entre les travaux d'une équipe nord-américaine commencés en 2008 et nos deux études de Rio+20 (2012) et de la COP21 (2015).

### Vers une ethnographie des méga-conférences

Quelles sont les origines intellectuelles de cette approche ECE à la croisée entre ethnographie et relations internationales ? Tout d'abord, il faut rappeler que la modalité collective du travail d'enquête est en contradiction avec l'individualisme dominant dans les méthodologies ethnographiques, même si l'on assiste aujourd'hui au retour des projets collectifs en sciences sociales, largement orienté par les politiques de financement de la recherche. La France se distingue par l'importance d'un courant de sociologie politique largement basé sur la perspective ethnographique, utilisée pour rendre compte des expériences des groupes marginaux mais aussi pour « *studying up*<sup>19</sup> » (tourner son regard vers le haut de l'échelle sociale et territoriale) les mondes des élites et les sites fragmentés de la gouvernance mondiale par l'approche « multi-située<sup>20</sup> ». Cette tendance a donné matière à plusieurs ouvrages

---

<sup>18</sup> Bram Büscher, « Collaborative event ethnography: Between structural power and empirical nuance? », *Global Environmental Politics*, 14 (3), 2014, p. 132-138 (p.132).

<sup>19</sup> Laura Nader, « Up the anthropologist: Perspectives gained from studying up », dans D. H. Hymes (ed.), *Reinventing Anthropology*, New York, Pantheon Books, 1972, p. 284-311.

<sup>20</sup> George E. Marcus, « Ethnography in/of the world system: The emergence of multi-sited ethnography », *Annual Review of Anthropology*, 24, 1995, p. 95-117 ; Ulf Hannerz, « 'Being there... and there... and there!' Reflections on multi-site fieldwork », *Ethnography*, 4 (2), 2003, p. 201-216.

de référence sur « l'ethnographie collaborative » en France<sup>21</sup> mais aussi aux États-Unis<sup>22</sup>. Au cours des années 2000, les approches ethnographiques ont également gagné leur place dans l'étude des processus politiques au niveau mondial<sup>23</sup>.

Les spécialistes des relations internationales débattent de l'usage de l'ethnographie. Certains réclament de la considérer comme davantage qu'une simple méthode de collecte de données ou un style d'écriture, mais une opportunité pour remettre en cause de façon plus radicale le biais élitiste et les présupposés culturels hégémoniques dont peut souffrir leur discipline<sup>24</sup>. Parallèlement, les anthropologues ont apporté des contributions majeures en analysant, avec une subtilité sans précédent, les traductions politiques au sein des réseaux transnationaux<sup>25</sup> et l'émergence d'une « culture de la réunion » mondialisée<sup>26</sup>.

Deuxièmement, l'ethnographie des organisations internationales s'est également beaucoup développée depuis une quinzaine d'années à travers l'étude des bureaucraties onusiennes et des programmes multi-acteurs de coopération et développement<sup>27</sup>. Grâce à leur observation de la vie quotidienne de ces organisations, les anthropologues montrent comment un processus dense de socialisation des élites autour d'enjeux et d'instruments (langages communs, références, normes, etc.) permet à ces dernières d'exercer une forme d'hégémonie dépolitisée, alors même que leur capacité à vraiment gouverner les sociétés reste très limitée,

---

<sup>21</sup> Marc Abélès (dir.), *Des anthropologues à l'OMC : Scènes de la gouvernance internationale*, Paris, CNRS Éditions, 2011 ; S. Aykut, J. Foyer et É. Morena (eds), *Globalising the Climate: COP21 and the Climatisation of Global Debates*, op. cit. ; Gilles Laferté, Paul Pasquali et Nicolas Renahy, *Le laboratoire des sciences sociales. Histoire d'enquêtes et revisites*, Paris, Raisons d'agir, 2018 ; Johanna Siméant, Marie-Emmanuelle Pommerolle et Isabelle Sommier (eds), *Observing an International Mobilization: The World Social Forum in Dakar (2011)*, Amsterdam, University of Amsterdam Press, 2015.

<sup>22</sup> Par exemple, Michael Burawoy et al., *Global Ethnography: Forces, Connections, and Imaginations in a Postmodern World*, Berkeley, University of California Press, 2000.

<sup>23</sup> J. Siméant (dir.), *Guide de l'enquête globale en sciences sociales*, Paris, CNRS Éditions, 2015 ; O. Porto de Oliveira, *International Policy Diffusion and Participatory Budgeting: Ambassadors of Participation, International Organizations and Transnational Networks*, Cham, Palgrave Macmillan, 2017.

<sup>24</sup> Wanda Vrasti, « The strange case of ethnography and international relations », *Millennium. Journal of International Studies*, 37, 2008, p. 279–301.

<sup>25</sup> Annelise Riles, *The Network Inside Out*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2000.

<sup>26</sup> Wilbert Van Vree, *Meetings, Manners, and Civilization: The Development of Modern Meeting Behaviour*, Leicester, Leicester University Press, 1999.

<sup>27</sup> Michael Goldman, *Imperial Nature: The World Bank and Struggles for Social Justice in the Age of Globalization*, New Haven, Yale University Press, 2005 ; David Mosse, *Cultivating Development: An Ethnography of Expertise and Professionals in International Development*, Londres, Pluto, 2005 ; Birgit Müller, (ed.), *The Gloss of Harmony: The Politics of Policymaking in Multilateral Organizations*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2013 ; A. Riles, *The Network Inside Out*, op. cit. Voir aussi Fanny Badache, Leah R. Kimber et Lucile Maertens, (eds), *International Organizations and Research Methods: An Introduction*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2022.

ce que Birgit Müller a saisi à travers l'expression « rendre le monde gouvernable sans le gouverner<sup>28</sup> ».

Par ailleurs, l'approche des mobilisations collectives appliquée aux grands rassemblements mondiaux a ouvert la voie à une nouvelle vague d'expérimentation méthodologique qui recourt en particulier à un mélange d'études quantitatives par questionnaire et d'approches qualitatives principalement ethnographiques. Ces enquêtes ont par exemple révélé la façon dont les inégalités Nord-Sud influencent la possibilité d'être représenté dans les conférences internationales et par qui sont payés les billets d'avion des personnes que l'on y croise<sup>29</sup>, et comment, par le biais de ces méga-conférences, les coalitions politiques transnationales sont devenues un mécanisme clé de la diffusion d'instruments et de modèles politiques<sup>30</sup>.

La quatrième inspiration importante provient de ce que l'on a appelé l'étude de la gouvernance environnementale globale (GEG), développée principalement par des chercheurs en relations internationales, en géographie et en sociologie en dialogue avec des collègues des sciences expérimentales. Ce domaine a déjà produit un large éventail d'études utilisant différentes méthodes : techniques d'enquête et d'échantillonnage, recherche longitudinale, recherche archivistique, combinaisons de méthodes multiples, ethnographies multisites et celle que l'on veut détailler ici, l'ethnographie événementielle collaborative.

### L'ethnographie collaborative événementielle : inspirations nord-américaines et expérimentations françaises

Les fondateurs de l'ECE sont des anthropologues et des géographes critiques nord-américains issus du courant de la *political ecology*. Spécialistes des politiques de conservation de la biodiversité, ils étudient à la fois leur mise en œuvre sur le terrain dans différentes régions du monde et leur élaboration dans les arènes mondiales. Leurs premières observations des grandes conférences sur la conservation les ont amenés à rendre compte différemment de cet objet et à formaliser progressivement une méthodologie collaborative *ad hoc*. Leur équipe s'est constituée au fil de quatre projets de recherche, chacun dédié à l'observation d'une de ces méga-

---

<sup>28</sup> Pour reprendre le titre de l'introduction du numéro de *Critique internationale* qu'elle a dirigé (dossier « L'anthropologie des organisations internationales », 54, 2012).

<sup>29</sup> Ironiquement nommée « sociologie du billet d'avion ». Voir J. Siméant, M.-E. Pommerolle et I. Sommier (eds), *Observing an International Mobilization: The World Social Forum in Dakar (2011)*, *op. cit.*

<sup>30</sup> Geoffrey Pleyers, *Alter-Globalization: Becoming Actors in a Global Age*, Cambridge, Polity Press, 2010 ; O. Porto de Oliveira, *International Policy Diffusion and Participatory Budgeting...*, *op. cit.*

conférences<sup>31</sup>. Elle se composait d'un noyau et d'un second cercle plus fluctuant : 15 d'entre eux ont participé à plus d'un ECE et chaque évènement a regroupé au maximum 20 chercheurs. Au fil de leurs 28 publications individuelles et collectives (jusqu'à neuf auteurs) et de plus de huit thèses et mémoires, ils ont démontré que l'ECE permet d'être plus productif en termes d'idées – et pas seulement car elles mobilisent « plus d'yeux<sup>32</sup> ».

Leur méthodologie leur a permis de montrer comment les méga-événements tels que les Congrès mondial de la nature (*World Conservation Congresses*) ou les COP Biodiversité constituent un lieu important pour retracer finement la diffusion d'un nouveau cadre directeur pour l'« économisation » de la conservation à travers l'expansion du concept de « capital naturel ». Cette diffusion est décrite comme un effet de la « performativité » des conférences où des acteurs puissants appellent de leurs vœux un « changement de paradigme » dont la « nécessité » s'appuierait sur le « sens commun ». Les auteurs décrivent empiriquement comment cette coalition politique dominante travaille pas à pas pour que cette approche économique des services écosystémiques et de la biodiversité (TEEB)<sup>33</sup> s'impose à travers l'organisation d'une sorte de spectacle en direction du public des conférences et des dispositifs visant à discipliner les voix dissidentes<sup>34</sup>. Des vignettes ethnographiques collectées dans des moments formels et informels tout au long des conférences étudiées sont tissées dans une mise en récit qui permet de prendre de la hauteur. Les trajectoires particulières des personnages et des organisations, chacun avec son agenda propre, sont également mises en perspective avec les enjeux institutionnels et politiques.

---

<sup>31</sup> Premièrement, le 10<sup>e</sup> Congrès mondial de la Nature de l'UICN à Barcelone en 2008 (voir P. J. Brosius et L. M. Campbell, « Collaborative event ethnography: Conservation and development trade-offs at the Fourth World Conservation Congress », art. cité ; Kenneth I. MacDonald, « Business, biodiversity and new “fields” of conservation: The World Conservation Congress and the renegotiation of organisational order », *Conservation & Society*, 8 (4), 2010, p. 256-274) ; deuxièmement, la Conférence des Parties (COP) de Nagoya de la Convention sur la diversité biologique en 2010 (voir Lisa M. Campbell, Catherine Corson, Noella Gray, Kenneth I. MacDonald et Peter J. Brosius, « Studying global environmental meetings to understand global environmental governance: Collaborative event ethnography at the Tenth Conference of the Parties to the Convention on Biological Diversity », *Global Environmental Politics*, 14 (3), 2014, p. 1-20) ; troisièmement, le 3<sup>e</sup> Sommet de la Terre, Sommet Rio+20 en 2012, et enfin, quatrièmement, le 6<sup>e</sup> Congrès mondial de l'UICN en 2014 (voir la vision actualisée sur leur programme et leurs résultats : Catherine Corson, Lisa M. Campbell, Peter Wilshusen et Noella Gray, « Assembling global conservation governance », *Geoforum*, 103, 2019, p.56-65).

<sup>32</sup> Présentation à Paris le 6 juillet 2015 de Noella Gray (université de Guelph), membre active de l'équipe, lors du séminaire méthodologique international sur les méga-événements que nous avons organisé les 5 et 6 juillet 2015 .

<sup>33</sup> Cette approche est synthétisée dans le sigle anglais TEEB, The Economics of Ecosystems and Biodiversity, traduit en français par « économie des écosystèmes et de la biodiversité ».

<sup>34</sup> C. Corson, L. M. Campbell et K. I. MacDonald, « Capturing the personal in politics: Ethnographies of global environmental governance », *Global Environmental Politics*, 14 (3), 2014, p. 21-40 (p. 31).

Notre propre expérience démarre quelques années plus tard, en connexion directe avec la leur<sup>35</sup>. Notre collectif s'est également constitué autour d'un intérêt commun pour les questions environnementales, avec des origines disciplinaires variées (sociologie, anthropologie, science politique, relations internationales, géographie et économie). Notre équipe a d'abord convergé en 2012 au sein d'un projet que nous avons nommé ECOVERIO pour suivre un méga-événement typique : la Conférence des Nations unies sur le développement durable Rio+20, cinquième Sommet de la Terre. Nous avons ensuite affiné nos modalités de collaboration pour l'étude d'un deuxième méga-événement en décembre 2015, la 21<sup>ème</sup> Conférence des parties (COP) de la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques (CCNUCC), ou COP21, en tant que collectif CLIMACOP. Il s'agissait dans les deux cas de méga-conférences d'une ampleur exceptionnelle, autant par la hauteur des attentes que l'évènement suscitait que par le nombre de participants (près de 200 États et une multitude d'autres acteurs). La COP21 revêtait une importance plus grande que Rio+20 en tant que « dernière chance » pour sauver les négociations multilatérales sur l'environnement, après l'« échec » de la COP15 à Copenhague en 2009, qui s'était achevée sans accord contraignant. Notre premier projet de recherche ECOVERIO a réuni 16 chercheurs de disciplines variées (sociologie, sciences politiques, anthropologie, géographie). Leur présence sur place, lors de l'évènement, s'est étalée entre 4 et 20 jours, mais la durée totale du projet, depuis la préparation jusqu'à la finalisation des publications, a été en réalité de deux ans. La recherche sur la COP21 a mobilisé une équipe remodelée de 20 chercheurs pendant trois semaines durant l'évènement mais représente au total près de trois ans de travail en commun.

La première expérience avait comme objectif initial de comprendre la mise à l'agenda mondiale du programme de l'« économie verte<sup>36</sup> » ; elle a finalement débouché sur une réflexion plus globale sur la gouvernance environnementale mondiale et ses liens ambigus avec le courant de la modernisation écologique porté par des institutions comme l'Union européenne ou le Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE<sup>37</sup>). La seconde expérience visait à observer la restructuration de l'agenda politique mondial sous l'effet de la problématique climatique. Ce recadrage de très différentes questions (y compris le

---

<sup>35</sup> Pendant les conférences de Rio+20, les deux équipes ont eu des interactions et se sont retrouvées lors du séminaire international que notre équipe a organisé en 2015.

<sup>36</sup> Valérie Boisvert et Jean Foyer, « L'économie verte : généalogie et mise à l'épreuve d'un concept technocratique » dans J. Foyer (dir.), *Regards croisés sur Rio+20. La modernisation écologique à l'épreuve*, Paris, CNRS Éditions, 2015, p. 139-161.

<sup>37</sup> Jean Foyer (dir.), *Regards croisés sur Rio+20. La modernisation écologique à l'épreuve*, op. cit.

développement, l'énergie, la sécurité...) en termes climatiques correspond à ce que Stefan Aykut, Jean Foyer et Édouard Morena ont appelé la « *climatisation* ». Les modalités de cette climatisation varient par leurs formes (climatisation stratégique, structurelle, ou marketing), leur conflictualité et leur intensité<sup>38</sup>.

## La méthodologie de l'ethnographie collaborative événementielle : une évaluation réflexive

L'ethnographie collaborative événementielle tient à un travail d'enquête dont les différentes facettes doivent être anticipées durant trois séquences de travail, en amont, pendant et après la conférence. Chacune de ces séquences doit être analysée, afin de donner aux lecteurs une meilleure compréhension de ce dont il s'agit concrètement et de les aider à concevoir leur propre protocole méthodologique.

### En amont du sommet : les étapes préliminaires incontournables

Dans un projet collaboratif, la première étape cruciale est la constitution de l'équipe. Les équipes ayant expérimenté l'ECE ont été assemblées principalement sur la base de collaborations de recherche antérieures, à partir d'un intérêt commun pour la politique environnementale et en capitalisant sur les expériences de certains chercheurs dans l'étude des processus de négociation à l'ONU. L'équipe de CLIMACOP rassemblait des chercheurs européens, principalement français, ce qui a facilité une certaine convergence intellectuelle. D'autres projets, au contraire, privilégient la constitution d'équipes transnationales pour garantir une plus grande pluralité dans les interprétations. Il est suggéré en particulier d'intégrer un groupe de chercheurs ou d'étudiants du pays d'accueil afin de multiplier les langues d'interaction et de comprendre les défis locaux de l'évènement<sup>39</sup>. Notre équipe de chercheurs s'est divisée en sous-équipes basées sur les intérêts de recherche de chacun et la connaissance préalable des enjeux thématiques et des acteurs (négociations, science, entreprises, populations autochtones, société civile, etc.). Cette répartition a permis à chaque groupe d'observer les acteurs à la fois à l'intérieur et à l'extérieur des salles de négociation, et de comprendre ainsi l'épaisseur du processus politique en train de se jouer. Les réunions mensuelles du projet

---

<sup>38</sup> S. Aykut, J. Foyer et É. Morena (eds), *Globalising the Climate: COP21 and the Climatisation of Global Debates*, *op. cit.*

<sup>39</sup> J. Siméant, M.-E. Pommerolle et I. Sommier (eds), *Observing an International Mobilization: The World Social Forum in Dakar (2011)*, *op. cit.*

organisées tout au long de l'année précédant la conférence ont joué un rôle essentiel pour produire un cadre commun qui aura guidé le développement du protocole méthodologique exposé ci-dessous.

La deuxième étape essentielle est l'anticipation des problèmes logistiques. La préparation, l'organisation et la division du travail sont des facteurs déterminants de la qualité du résultat final de la recherche. La question de l'accès au terrain peut s'avérer particulièrement problématique dans le cas des conférences internationales puisqu'il suppose l'obtention d'une accréditation officielle. Celle-ci peut être attribuée à plusieurs catégories d'acteurs – délégations nationales, organes de presse ou organisations ayant un statut consultatif auprès du Conseil économique et social de l'ONU (Ecosoc) –, mais aucune accréditation, avons-nous alors appris, ne peut être délivrée à des chercheurs souhaitant mener des observations. Nous en avons ainsi obtenu non pas auprès du monde académique ou de la délégation française, mais auprès d'acteurs avec qui nous avons des relations personnelles : délégations nationales de pays du Sud et d'ONG et la Confédération syndicale internationale (CSI).

Malgré leur caractère apparemment anecdotique, ces difficultés organisationnelles et matérielles représentant un investissement de temps considérable sont déterminantes pour la qualité des conditions d'observation sur place. Sans accréditation, seul l'espace de la conférence dédié aux acteurs de la société civile est accessible ; sa détention est obligatoire pour entrer dans la fameuse « zone bleue » où se déroule la « négociation de haut niveau », mais aussi aux nombreuses salles environnantes où ont lieu de nombreuses réunions informelles et les différents évènements parallèles (les *side events*). De plus, l'accréditation confère à chaque chercheur une plus grande légitimité à entrer en contact avec les participants de la conférence. Le recours à l'accréditation est une quête sans fin de reconnaissance dans la mesure où il existe un large dégradé de couleurs de badge qui correspondent à des droits d'accès plus finement différenciés. Nous avons été surpris de découvrir comment, une fois l'accréditation obtenue, son usage avec tact et sens de l'opportunité a pu inopinément donner accès à certains espaces de négociation. Nous avons ainsi été étonné de découvrir que, dans certains de ces espaces, tout n'avait pas été préalablement fixé en huit clos et qu'il était possible d'observer dans tous leurs détails les rapports de force entre représentants des pays au sujet de l'écriture du texte de la convention en cours de négociation.

Pour comprendre ce « méga-évènement », il est également primordial de connaître l'histoire de la négociation mondiale et la généalogie des politiques et des institutions mondiales dans ce secteur spécifique, comme de suivre en amont l'intense préparation qui le précède dans

de nombreux secteurs. L'analyse du marketing de la conférence à destination des différents secteurs intéressés montre d'ailleurs l'ampleur du travail politique mené en amont pour diffuser certains cadrages et modeler les attentes de réseaux complexes d'acteurs. La COP21 a ainsi été préparée plusieurs années à l'avance pour être « le Momentum » des négociations sur le climat<sup>40</sup>. Chaque secteur tente durant cette période d'élaborer ses « solutions » et son « cadrage » puis à les positionner dans la conférence de manière à façonner l'agenda mondial.

À travers cette accélération des événements qui le précèdent, les chercheurs ont observé une énergie cumulative qui a fait naître un niveau d'attente digne d'un « méga-événement ». Dans le cas de la COP21 en décembre 2015, un sous-groupe de notre équipe CLIMACOP a assisté au sommet sur les entreprises et le climat en avril et suivi des négociations intermédiaires en juin à Bonn, un autre la conférence scientifique « Notre avenir commun face au changement climatique » en juillet (organisé par l'UNESCO) et un troisième la conférence des peuples autochtones sur le changement climatique en novembre à Paris. Cette fragmentation du processus de négociation de haut niveau a été orchestrée par le secrétariat de la COP afin, d'une part, d'enrôler et de fédérer différentes catégories de participants et, d'autre part, de mobiliser des publics en présentiel et en distanciel.

Troisième étape et passage obligé, la constitution d'une base de données partagée est indispensable pour croiser les observations et construire une compréhension multi-positionnée des tendances qui prennent forme pendant le sommet (un serveur en ligne finement organisé constitue un minimum). Avant l'évènement, nous avons élaboré un *who's who* 2.0 cumulatif présentant les principales figures de négociateurs, d'experts et de leaders de la société civile qui y seraient présents. Nous avons également établi une chronologie et une bibliographie communes ainsi qu'une bibliothèque d'articles sur la CCNUCC et la gouvernance mondiale. Ensuite, nous avons créé un carnet de recherche en ligne<sup>41</sup> pour favoriser la visibilité externe du projet. Plus pragmatiquement encore, nous avons mis en place un système de communication d'urgence pour partager les informations logistiques pendant l'évènement (changement constant de la programmation des événements, annulation, réunion informelle, etc.).

---

<sup>40</sup> L'expression « momentum » a été utilisée dans les milieux concernés par le climat (experts, politiques et journalistes) pour dramatiser la portée de l'évènement et en souligner les enjeux. Voir É. Morena, *The Price of Climate Action: Philanthropic Foundations in the International Climate Debate*, Londres, Palgrave Macmillan, 2016.

<sup>41</sup> <https://climacop.hypotheses.org/>

Durant la conférence, cet espace numérique partagé a été alimenté de manière continue, avec l'intégration du matériel ethnographique collecté par tous les chercheurs, chacun étant chargé de remplir un « formulaire d'évènement » comportant des données quantitatives et qualitatives telles que le « format » de la réunion, le nombre et le statut des participants, le type *d'adresse* entendu entre les participants, ce qui s'y est dit. Ces quelques 180 fiches ont permis de couvrir largement ces évènements, mais également de les comparer entre eux comme autant de micro-unités composant la conférence dans son ensemble. Nous avons également partagé les photos et les enregistrements audio de chaque réunion, respectivement dans une banque d'image et une banque sonore. Bien entendu, nous avons également récupéré une ample collection de documents internes et de cartes de visite.

### L'effet « séminaire permanent »

L'ECE ne doit pas être considérée comme un simple défi logistique/quantitatif consistant à rassembler un régiment de chercheurs à *l'échelle* de la méga-conférence étudiée. La valeur ajoutée de l'ECE réside en premier lieu dans le renforcement de la capacité à partager des compétences, des connaissances, des questions et des cadres conceptuels divers. La qualité du partage de l'observation et de la délibération est cruciale. Face à ce qui est aussi un défi collaboratif à chaque étape, les principales ressources à mobiliser sont le temps et l'engagement que chaque chercheur accepte de consacrer au projet<sup>42</sup>.

Le plus important est de garder à l'esprit qu'expérimenter l'ECE ne se limite pas à l'observation ou à l'ethnographie pendant une méga-conférence. Une telle réduction du processus de recherche n'aboutirait qu'à une analyse superficielle et biaisée, car les questions en jeu ont une telle densité technique et sociale qu'il est souvent difficile, sur le moment, de « séparer le signal du bruit ». C'est pourquoi tous les projets d'ECE s'appuient sur l'expérience des chercheurs ayant participé à des projets de recherche antérieurs qui portaient sur des questions ou des organisations spécifiques présentes lors de la conférence (dans notre cas, une bureaucratie, le PNUE, et un réseau transnational, Via Campesina, l'organisation mondiale des petits paysans). Chaque membre de l'équipe possède une compréhension fine d'un « monde social » spécifique parmi ceux qui sont rassemblés par ce type de méga-évènement. Leur

---

<sup>42</sup> Voir également Noella Gray, Catherine Corson, Lisa M. Campbell, Peter R. Wilshusen, Rebecca L. Gruby et Shannon Hagerman, « Doing strong collaborative fieldwork in human geography. Special Issue: 'Fieldwork in Geography' », *Geographical Review*, 2019.

positionnalité peut être d'ailleurs ambiguë tant ils participent au monde social étudié, au point d'alterner entre leurs statuts de chercheur et d'activiste<sup>43</sup>.

Les projets d'ECE ont également complété l'observation pure et simple « sur le motif<sup>44</sup> » par un large éventail de modalités de collecte des données, ceci afin de renforcer le travail de contextualisation et de problématisation de ces dernières. Les chercheurs réalisent une « ethnographie multi-située » avant et/ou après la conférence afin de suivre la dynamique de rencontre d'un réseau transnational spécifique. Aller au-delà de l'unité spatio-temporelle de la conférence est nécessaire pour saisir la reconfiguration du champ et, à l'arrivée, l'impact de l'évènement. Les entretiens et les archives de réunions, qui nous permettent d'établir des points de comparaisons systématiques par rapport à ce qui a été observé directement pendant les conférences, sont couramment utilisés. Certains projets utilisent une méthodologie d'observation croisée avec la constitution de corpus massifs susceptibles de traitement quantitatif, qu'il s'agisse de presse externe, de bulletins internes à la conférence comme le *Earth Negotiations Bulletin* ou de questionnaires appliqués à grande échelle pendant la conférence<sup>45</sup>.

Nous voudrions souligner que l'ethnographie collaborative d'évènement offre plus d'yeux et plus d'idées<sup>46</sup>. Nous avons été frappés par la productivité d'une sorte de « séminaire permanent » que nous avons mis en place pendant toute la durée de la conférence : un grand nombre de nouvelles hypothèses ont émergé de ce *brainstorming* long et intense sur place. Afin de faciliter la logistique de nos réunions, nous avons décidé d'utiliser une partie du financement du projet de recherche pour louer un appartement à côté des lieux de la conférence. Cette initiative originale a été primordiale pour intensifier les échanges. Les petits déjeuners et dîners quotidiens se sont avérés des temps essentiels pour développer l'informalité, la confiance et, finalement, la fécondité de nos discussions.

---

<sup>43</sup> Birgit Müller, « Interlude I. Frictions of Distance and Proximity. Observing IOs in Action », dans F. Badache, L. R. Kimber et L. Maertens (eds), *International Organization and Research Methods. An Introduction*, op. cit.

<sup>44</sup> Comme dans l'expression « peindre sur le motif », en observant de visu et in situ l'objet que l'on représente, l'ethnographie permet d'avoir accès directement aux situations représentées et analysées.

<sup>45</sup> Sur les questionnaires : J. Siméant, M.-E. Pommerolle et I. Sommier (eds), *Observing an International Mobilization: The World Social Forum in Dakar (2011)*, op. cit.

<sup>46</sup> B. Büscher, « Collaborative event ethnography: Between structural power and empirical nuance? », art. cité ; Steven Mazie et Patricia Woods, « Prayer, contentious politics, and the Women of the Wall: The benefits of collaboration in participant observation and intense, multifocal events », *Field Methods*, 15 (1), 2003, p. 25-50.

Ces délibérations et comptes-rendus intenses ont permis d'aboutir à une compréhension collective nuancée de ce méga-événement. « En remettant en question les observations et les interprétations des uns et des autres, nous renégoci[i]ons notre propre compréhension<sup>47</sup>. » Il ne s'agissait pas seulement de réduire le biais de fragmentation qui affectait la vision personnelle de chaque chercheur, mais aussi de transformer notre regard et nos questions de recherche qui restaient ancrés dans une formation disciplinaire spécifique, et dans une histoire de vie particulière<sup>48</sup>.

Contrairement à la pratique traditionnelle de l'ethnographie, l'un des principes méthodologiques de l'ECE est le travail d'observation partagé (généralement en duo). Les observations croisées d'une réunion et les discussions au cours du processus même d'observation sur place ont eu une valeur ajoutée inattendue. Comme lors d'autres expériences d'observation ethnographique croisée, la comparaison des prises de notes individuelles a parfois été complémentaire (il se passe plusieurs interactions sociales intéressantes dans la même salle de réunion, l'attention est distribuée différemment) et parfois contradictoire<sup>49</sup>, permettant de dépasser des erreurs d'interprétation liées à la subjectivité de l'ethnographe (erreur d'identification ou d'attribution, observation du même négociateur dans d'autres situations montrant que la première n'était pas représentative). Cette « validité négociée<sup>50</sup> » des comptes-rendus est un grand apport de l'ethnographie collaborative et elle prend d'autant plus d'importance pour les « événements » où la séquence temporelle qui peut être observée est très courte.

Ce *reporting* collectif quotidien a conduit à la coproduction de nouveaux récits et d'hypothèses susceptibles d'éclairer l'observation des événements suivants le même jour. La délibération et l'organisation logistique sont allées de pair. Chaque jour de la conférence, la répartition des tâches et la mise en commun des problèmes logistiques et des conflits de calendrier ont été cruciaux. Certains d'entre nous avaient une grande expérience et une bonne compréhension des événements des Nations unies. Chacun a pu solliciter son capital social, ses

---

<sup>47</sup> Lisa M. Campbell, C. Corson, N. Gray, K. I. MacDonald et P. J. Brosius, « Studying global environmental meetings to understand global environmental governance... », art. cité, p. 12.

<sup>48</sup> Linda Liska Belgrave et Kenneth J. Smith, « Negotiated Validity in Collaborative Ethnography », *Qualitative Inquiry*, 1 (1), 1995, p. 69-86.

<sup>49</sup> Reuben A. Buford May, & Mary Pattillo-McCoy, « Do You See What I See? Examining a Collaborative Ethnography », *Qualitative Inquiry*, 6(1), 2000, p. 65-87. Les auteurs insistent sur la différence de genre permettant de diversifier les regards mais aussi sur leur proximité sociale relative qui limite cette ouverture.

<sup>50</sup> L. L. Belgrave et K. J. Smith, « Negotiated Validity in Collaborative Ethnography », art. cité.

compétences linguistiques et ses connaissances techniques sur la question spécifique négociée afin d'avoir accès collectivement à un maximum de réunions et d'entretiens – parfois exclusifs.

Enfin, le moment de l'écriture est lui aussi un élément constitutif du processus collaboratif. Nous partageons avec d'autres chercheurs aux expériences similaires<sup>51</sup> le constat que cette dernière étape est aussi importante que difficile. Après l'excitation soulevée par la participation à une conférence d'une importance *historique*<sup>52</sup>, l'engagement de chacun est plus difficile à maintenir alors que, dans ce type de projet, il s'inscrit au minimum sur deux ans (un pour la préparation, un pour le traitement et la rédaction). La mobilisation de l'équipe reste très délicate, notamment parce que chaque chercheur a tendance à retrouver naturellement ses pratiques de recherche individuelle. Cela signifie que si le financement du projet doit servir en priorité aux chercheurs au statut précaire, il faut aussi mesurer l'attribution des responsabilités en acceptant que certains puissent difficilement se projeter sur le long terme s'ils veulent s'engager dans des projets concomitants.

Des séminaires de rédaction intensifs à la campagne se sont avérés très productifs pour la réélaboration de notre cadre commun et la préservation de l'enthousiasme de l'équipe. La plupart des chapitres de notre ouvrage<sup>53</sup> ont été rédigés chacun par un binôme et discutés par l'ensemble de l'équipe. Parfois, un travail de terrain complémentaire s'est avéré nécessaire. Cette phase de collaboration s'est prolongée par un séminaire-webinaire mensuel et par la rédaction de documents d'étape ou d'articles de commande « à chaud », puis par les premières présentations de nos résultats dans des arènes académiques. Tout au long du projet, un carnet de recherche en ligne a également été entretenu et constitue aujourd'hui une mémoire importante du projet, recensant notamment tous les articles qui ont été produits à chaud ou avec plus de recul<sup>54</sup>.

---

<sup>51</sup> L. Campbell et al., 2014a, *ibid.* ; J. Siméant, M.-E. Pommerolle et I. Sommier (eds), *Observing an International Mobilization: The World Social Forum in Dakar (2011)*, *op. cit.*

<sup>52</sup> Cette dimension "historique" était martelée par l'équipe d'organisation française dans toutes leurs déclarations publiques.

<sup>53</sup> S. Aykut, J. Foyer et É. Morena (eds), *Globalising the Climate: COP21 and the Climatisation of Global Debates*, *op. cit.*

<sup>54</sup> <https://climacop.hypotheses.org>

## Méga-conférences : la constitution de l'ordre mondial en action

Les méga-conférences permettent d'observer de l'intérieur la manière dont la gouvernance mondiale s'élabore. Elles rendent visible la fabrication de configurations sociales transnationales et nous informent sur leur « productivité ». En particulier, les conférences des Nations unies sont analysées ici comme des lieux où, en amont, les conditions structurelles de la circulation politique sont négociées et légitimées et où se donne à voir la circulation des cadrages et des instruments.

### Observer la performance de l'ordre politique

Le premier processus que nous pouvons observer est la réactualisation, conférence après conférence, de l'idée que la gouvernance mondiale est nécessaire et qu'elle est supérieure aux autres échelles de gouvernance parce qu'elle est censée les englober. Cette foi dans l'importance des solutions globales se concrétise d'abord par l'existence d'une « communauté globale » qui se rassemble au cours de cette succession de conférences. Ce sont des lieux de création et de reproduction d'une « classe mondiale » de courtiers légitimes, qui deviennent les principaux acteurs de l'économie transnationale des transferts de politiques. Pendant la COP, par exemple, nous avons identifié un petit monde de *COP junkies* (« accros aux COP »), un monde social d'experts mondiaux du changement climatique. Nous les avons étiquetés ainsi parce qu'ils partagent une forte *illusio* professionnelle<sup>55</sup> sur l'importance du processus de négociation mondial et parce qu'ils ont construit leur carrière en participant aux COP successives. Ils ont fait les COP, comme les COP les ont faits.

En ce sens, les méga-conférences sont des étapes où les chercheurs peuvent observer avec une proximité exceptionnelle, durant des rencontres formelles et informelles, comment les hiérarchies entre les acteurs sont produites, contestées et légitimées. Les acteurs les plus puissants tout comme ceux secondaires sont parfaitement conscients de cette dimension de l'évènement : ils savent que le succès des idées dépendra de la manière dont elles y sont mises en valeur (*marketed/showcased*), dont les porteurs de celles-ci apparaissent dans l'ordre du jour officiel de la conférence. Chaque sous-évènement est plus ou moins exclusif et médiatisé en fonction de la légitimité des orateurs qui apparaissent dans leurs programmes. Les plus légitimes d'entre eux interviennent comme *keynote speakers* (conférencier-star) et leur biographie occupe le haut du programme d'ensemble, alors que d'autres ne figurent que dans

---

<sup>55</sup> Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997.

un sous-programme plus difficilement accessible on line. Cette légitimité à s'exprimer, ce capital symbolique accumulé sur d'autres arènes scientifiques ou politiques et au cours des conférences mondiales précédentes seront utilisés par les leaders en dehors de cette arène, après coup, pour obtenir une audience pour leurs idées.

Chaque session de négociation, chaque événement parallèle dans la zone bleue, chaque événement de la société civile sont autant d'occasions d'observer comment fonctionne l'exercice du pouvoir sur le comportement de chaque individu. De nombreux acteurs sont exclus de certaines réunions par le biais du processus d'accréditation (droits d'accès révélés par la simple couleur de leur badge) ou de l'accès sélectif à l'information (listes d'information sélecte, partage informel de l'annonce d'une réunion supplémentaire, etc.)<sup>56</sup>. Les langues et les pratiques de traduction, le statut des orateurs et l'attribution du temps de parole ainsi que les réseaux informels et l'accès à l'information sont autant de leviers pratiques qui servent aux politiques d'inclusion/exclusion mises en œuvre par les organisateurs de chaque événement.

L'ethnographe est bien placé pour documenter les mécanismes globaux « d'orchestration du consentement<sup>57</sup> », qu'il s'agisse de la sélection des orateurs principaux d'un panel prestigieux, du lancement d'une nouvelle initiative ou de la publication d'un rapport important. Pensons au processus de rédaction d'un document tel que les Objectifs du millénaire pour le développement, adopté en 2000 avec des objectifs à atteindre en 2015, auxquels ont succédé les Objectifs de développement durable pour 2030. Un article célèbre a analysé comment ce qui a pu ressembler au simple lancement d'un rapport mondial sur la TEEB en 2008 lors d'une COP sur la biodiversité a déclenché le processus de création institutionnelle de haut niveau vers une organisation éponyme<sup>58</sup>. Les différentes coalitions et traductions y sont clairement identifiables, tout comme la montée en puissance rapide d'une coalition anti-économie verte au cours de la conférence. Ce travail révèle à quel point les conférences des Nations unies sont des lieux où l'on peut observer comment l'agenda mondial est établi, et

---

<sup>56</sup> D. Dumoulin Kervran, « La grandeur de Rio+20 : formats et enrôlements de la société politique globale », cité. Voir aussi les photos dans cet article.

<sup>57</sup> Robert Fletcher, « Orchestrating consent: Post-politics and intensification of Nature TM Inc. at the 2012 World Conservation Congress », *Conservation & Society*, 12 (3), 2014, p. 329-342.

<sup>58</sup> K. I. MacDonald et C. Corson, « "TEEB begins now": A virtual moment in the production of natural capital », *Development and Change*, 43 (1), 2012, p. 159-184.

comment la célébration de certains modèles et outils, idées ou cadrages<sup>59</sup> offre un tremplin parfait au transfert de politiques internationales.

Les conférences sont des lieux d'observation des interactions – incarnées – entre États, organisations multilatérales, organisations privées, ONG, réseaux professionnels transnationaux, etc. Leur programme et leur organisation matérielle, le format des réunions et les projets proposés sont l'incarnation et l'actualisation de cet ordre dominant. C'est également l'occasion idéale pour observer la première étape d'une entreprise politique en voie d'internationalisation : lorsqu'un groupe approche l'ONU pour établir des contacts préliminaires et obtenir son premier financement, ou même simplement pour que sa présence dans la conférence lui permette de recevoir quelques gratifications symboliques.

Les observateurs peuvent aussi être témoins des stratégies de remise en question des positions existantes et des idées dominantes par des *outsiders* émergents, qui s'appuient sur des stratégies d'enrôlement de nouveaux alliés : par exemple une rhétorique anti-capitaliste de la part de la Bolivie et ses alliés en 2012 lors de Rio+20 ou une stratégie « pertes et dommages » au profit des petits territoires insulaires pendant les dernières COP climat<sup>60</sup>. Les nombreux cocktails sont des lieux très importants de sociabilité, où le positionnement dans les négociations et les frontières de l'identité de chacun sont retravaillés par le fonctionnement des réseaux interindividuels par-delà les statuts. L'appartenance à une équipe nationale de négociation n'empêche nullement que l'on puisse observer de nombreuses sociabilités avec les équipes d'autres pays ou des lobbyistes privés. Certaines actions politiques protestataires sont parfois organisées jusqu'au sein de la « zone bleue » mais elles sont rapidement bâillonnées par un imposant service d'ordre.

---

<sup>59</sup> Suzan Ilcan et Lynne Phillips, « Making food count: The global governance of food and expert knowledge », *Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 40 (4), 2003, p. 441-461.

<sup>60</sup> Sur ces deux dynamiques plus politisées au sein des arènes climatiques voir par exemple S. Aykut et A. Dahan, *Gouverner le climat. 20 ans de négociations internationales*, Paris, Presses de Sciences Po, 2015.

### Analyser la traduction « en train de se faire »

Ces conférences sont aussi des lieux majeurs de circulation – et donc de traduction – de diagnostics et de solutions politiques<sup>61</sup>. Entrepreneurs de normes, ambassadeurs politiques<sup>62</sup> et coalitions réunies autour d'un instrument d'action publique<sup>63</sup>, tous essaient de faire avancer leur cause par des moyens formels et informels. Au niveau des négociations interétatiques, la discussion sur la traduction linguistique ou un conflit sur un petit mot du texte de la convention qui est en cours de négociation pendant la conférence étudiée peuvent révéler une opposition profonde au cadre politique principal à mettre en œuvre<sup>64</sup>. Les méga-événements peuvent également être considérés comme des foires internationales où un immense cortège d'acteurs venus du monde entier se jette dans la mêlée pour présenter ses solutions, des plus micro (mots à la mode, noms, chiffres, schémas ou images<sup>65</sup>), techniques et spécialisées aux plus politiques et universelles (cadre directeur pour l'action publique, nouveaux principes globaux, etc.). On sent partout dans l'air vibrer cet espoir d'une diffusion universelle, même si nous avons aussi observé des négociations bloquées et le sentiment d'exaspération mal contenu des négociateurs qui ont mis beaucoup d'eux même dans la signature d'un texte commun.

Les processus de traduction plus décentralisés fleurissent dans l'archipel de réunions qui constituent un méga-événement. Les représentants politiques, les activistes cosmopolites, les experts internationaux ou les représentants d'entreprises sont, pendant toute la durée de la conférence, en train de défendre leur propre agenda comme des entrepreneurs de normes. Chaque réunion de l'archipel pourrait être considérée comme un événement militant pour l'une des options en cours de négociation (par exemple, en faveur de la limitation de l'augmentation

---

<sup>61</sup> La traduction, l'échelle et la performance étaient les trois principales dimensions de l'expérience ECE de l'équipe américaine en 2010 (C. Corson, L. M. Campbell et K. I. MacDonald, « Capturing the personal in politics: Ethnographies of global environmental governance », art. cité). Voir aussi Magdalena Hadjiisky, Leslie A. Pal et Christopher Walker (eds), *Public Policy Transfer: Micro-Dynamics and Macro-Effects*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2017.

<sup>62</sup> O. Porto de Oliveira, *International Policy Diffusion and Participatory Budgeting...*, *op. cit.*

<sup>63</sup> Sur ces *instrument constituencies* suscitant la création de coalitions politiques spécifiques, voir Michael Howlett et Kidjie Saguin, « Instrument constituency and policy transfer: how a collective actor mediates the transnational movement of policy instruments », dans O. Porto de Oliveira (ed.), *Handbook of Policy Transfer, Diffusion and Circulation*, *op. cit.*, p. 196-213.

<sup>64</sup> Par exemple, sur le poids d'un seul mot crucial au sein de la partie du texte de la convention en négociation qui concernait l'articulation entre climat et agriculture à la conférence Rio+20, voir Birgit Müller et Gilles Cloiseau, « The real dirt on responsible agricultural investments at Rio+20: Multilateralism versus corporate self-regulation », *Law & Society Review*, 49 (1), p. 2015, p. 39-67.

<sup>65</sup> On renvoie par exemple à la fameuse courbe sur le cout marginal des différentes option menant à la décarbonisation, telle que reprise par le cabinet McKinsey (Édouard Morena, *Fin du monde et petits fours. Les ultra-riches face à la crise climatique*, Paris, La Découverte, 2023).

de la température à 1,5°C), pour une option politique traduisant un cadre politique plus large (par exemple, la promotion d'un bouquet énergétique à plus faible teneur en carbone), pour un outil technologique spécifique qui est une autre traduction plus précise des mêmes principes (par exemple, une nouvelle technologie solaire) ou même pour défendre une interprétation alternative radicale du cadrage principal (par exemple, la réunion *Keep Oil in the Soil* – « Laissez le pétrole sous la terre »). Mais il est également possible d'observer des initiatives de diffusion mondiale beaucoup plus avancées, telle que l'acceptation d'une norme par une majorité des États, étape que Kathryn Sikkink a nommé le « point de basculement » vers l'universalisation d'une norme<sup>66</sup>.

Le programme de recherche qui succéderait à celui qui est décrit ici devrait étudier la capacité d'influence de chaque participant « de retour chez lui » sur les bureaucraties et les membres d'autres secteurs au niveau national et local. L'approche de l'ECE donne des pistes pour nourrir cette étape suivante. Au-delà de la constitution de petits mondes sociaux très cosmopolites qui sont au cœur de ces méga-conférences, nous observons une tendance à l'internationalisation de plus en plus marquée de réseaux thématiques dans tous les domaines de l'action publique et à tous les niveaux d'administration, au-delà des seules négociations diplomatiques<sup>67</sup>. Les arènes politiques nationales et locales se sont donc elles-mêmes de plus en plus transnationalisées. Les traductions nationales ne sont plus l'apanage des membres appartenant à ces cénacles globalisés ; beaucoup des courtiers présents dans ces conférences sont soit multi-positionnés, soit opérant à une échelle d'action nationale ou locale.

★

Concluons par deux remarques qui soulignent chacune à leur manière la réflexivité de l'approche ECE.

L'ethnographie collaborative des méga-conférences n'est pas une boîte à outils, mais une approche façonnée par un « raffinement itératif<sup>68</sup> ». Il s'agit d'une tentative de rapprochement entre la micro et la macro-politique, mais aussi entre la sociologie de la gouvernance mondiale et l'ethnographie de la vie politique. C'est la raison pour laquelle l'étude

---

<sup>66</sup> Kathryn Sikkink, *The Justice Cascade: How Human Rights Prosecutions Are Changing World Politics*, New York, Norton & Company, 2011.

<sup>67</sup> D. Dumoulin Kervran, « La grandeur de Rio+20 : formats et enrôlements de la société politique globale », cité.

<sup>68</sup> C. Corson, L. M. Campbell, P. Wilshusen et N. Gray, « Assembling global conservation governance », art. cité.

de ces « évènements politiques monstres » pause des défis à l'étude ethnographique mais que cette complexité qui peut dérouter permet aussi de monter en généralité. Cette étude intensive des conférences doit être considérée comme une forme d'ethnographie de la manière dont la « structure » est réalisée et façonne les canaux de la circulation politique mondiale. L'ethnographie d'un évènement en soi est une méthode très fructueuse, mais elle n'est jamais suffisante pour construire une interprétation solide. La contextualisation et la généralisation à partir du matériel collecté requièrent d'autres méthodologies (entretiens, revues de littérature, enquêtes quantitatives, etc.) et l'exploration d'autres unités spatio-temporelles (par exemple, assister à divers méga-évènements, suivre la préparation en amont ou étudier le retour des participants dans leurs bureaucraties nationales). En outre, les chercheurs qui ont expérimenté cette approche comptent également sur leur connaissance de l'arène nationale et locale. Ce sont les allées et venues à l'intérieur et à l'extérieur de l'arène des méga-évènements qui nous aident à construire des interprétations solides, non seulement sur la négociation, mais aussi sur des processus structurels<sup>69</sup>.

Enfin, la qualité des résultats de l'ethnographie collaborative découle de la qualité de la délibération pour la discussion approfondie des projets de documents et le retravail du cadre conceptuel commun. Dans notre équipe, nous avons considéré que l'ingrédient essentiel d'une collaboration réussie est la convivialité. « Cet ingrédient ne figure pas dans les guides méthodologiques et n'obéit pas aux règles scientifiques. Si l'on ne peut pas décréter la convivialité, elle n'apparaît pas non plus soudainement ; elle doit être nourrie<sup>70</sup>. » Donner du temps au travail collaboratif et à la convivialité est, de plus, une forme de résistance dans notre champ professionnel à une époque de managérialisation de la recherche scientifique et de la vie académique : « Les approches du terrain qui se fondent sur une forte composante collaborative, comme celle de la ECE, permettent à la fois de cultiver une vie académique plus apaisée et une production de connaissance innovante. »<sup>71</sup> La politique se loge aussi dans notre manière de travailler et de produire des connaissances.

---

<sup>69</sup> Voir également C. Corson, L. M. Campbell et K. I. MacDonald, « Capturing the personal in politics: Ethnographies of global environmental governance », art. cité.

<sup>70</sup> S. Aykut, J. Foyer et É. Morena (eds), *Globalising the Climate: COP21 and the Climatisation of Global Debates*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>71</sup> « Strong collaborative approaches to fieldwork, like CEE, can cultivate slow scholarship and innovative knowledge production », N. Gray *et al.*, « Doing strong collaborative fieldwork in human geography. Special Issue: 'Fieldwork in Geography' », art. cité ; voir aussi J. Siméant, M.-E. Pommerolle et I. Sommier (eds), *Observing an International Mobilization: The World Social Forum in Dakar (2011)*, *op. cit.*, p. 20.

David Dumoulin Kervran est sociologue. Il enseigne à l'Institut des hautes études de l'Amérique latine IHEAL-université Sorbonne Nouvelle et « cherche » au Centre de recherche et de documentation des Amériques (CREDA, UMR 7227). Après avoir travaillé par des enquêtes multi-sites sur les liens entre politique de conservation de la nature et mouvements autochtones au Mexique et développé des enquêtes sur les acteurs transnationaux et les savoirs locaux sur la biodiversité, il se consacre à l'étude sociale des sciences (STS). Son HDR sur la « politique du terrain » de la biologie tropicale l'a mené à s'engager dans la coordination du projet ANR Scientific Outposts, consacré à l'étude comparative des lieux de sciences très isolés.

Jean Foyer est anthropologue, chargé de recherche CNRS au Centre de recherche et de documentation des Amériques (CREDA, UMR 7227). Il a travaillé sur les controverses autour des biotechnologies au Mexique (bioprospection, maïs transgénique) puis, entre 2010 et 2018, il a coordonné deux projets d'ethnographie collaborative sur la gouvernance globale de l'environnement. Il travaille actuellement entre le Panama, sur les relations à l'environnement des populations autochtones, et la France, sur la viticulture biodynamique. Sur ce dernier thème, il vient de publier *Les êtres de la vigne* (Wildproject, 2024).

#### Résumé (1000 signes max)

L'article se présente comme un guide méthodologique ouvert pour promouvoir l'ethnographie collective des méga-conférences internationales. Il se divise en quatre parties. La première explore l'importance renouvelée des *mega-events* sur la scène internationale (type COP21, sommets du G20, conférences de l'ONU, etc.) et les défis méthodologiques spécifiques qu'ils posent aux chercheurs de sciences sociales. La seconde revient sur les généalogies intellectuelles de la *collaborative event ethnography* (CEE) et présente l'expérience des deux groupes qui ont ouvert la voie à cette approche. La troisième est un retour réflexif sur la façon dont l'équipe des auteurs ont eux-mêmes utilisé l'ethnographie collaborative des méga-événements dans le cadre d'un projet de recherche sur la COP21 ; les différentes séquences de ce travail sont présentées et discutées. La dernière partie illustre comment cette approche permet d'observer l'ordre mondial en « train de se faire » à travers des performances, des phénomènes de sélection-exclusion et des traductions.

The collaborative ethnography of mega-conferences. A methodological proposal for investigating *monster* political events

The article is an open methodological guide to promote the collective ethnography of international mega-conferences. It is divided into four parts. The first explores the renewed importance of mega-events on the international scene (such as COP21, G20 summits, UN conferences, etc.) and the specific methodological challenges they pose for social science researchers. The second looks back at the intellectual genealogies of collaborative event ethnography (CEE) and presents the experience of the two groups that paved the way for this approach. The third is a reflective look at how the authors' team themselves used collaborative event ethnography as part of a research project on COP21; the different sequences of this work are presented and discussed. The final section illustrates how this approach makes it possible to observe the world order 'in the making' through performances, selection-exclusion phenomena and translations.

## Portfolio Projet CLIMACOP. Déc. 2015.

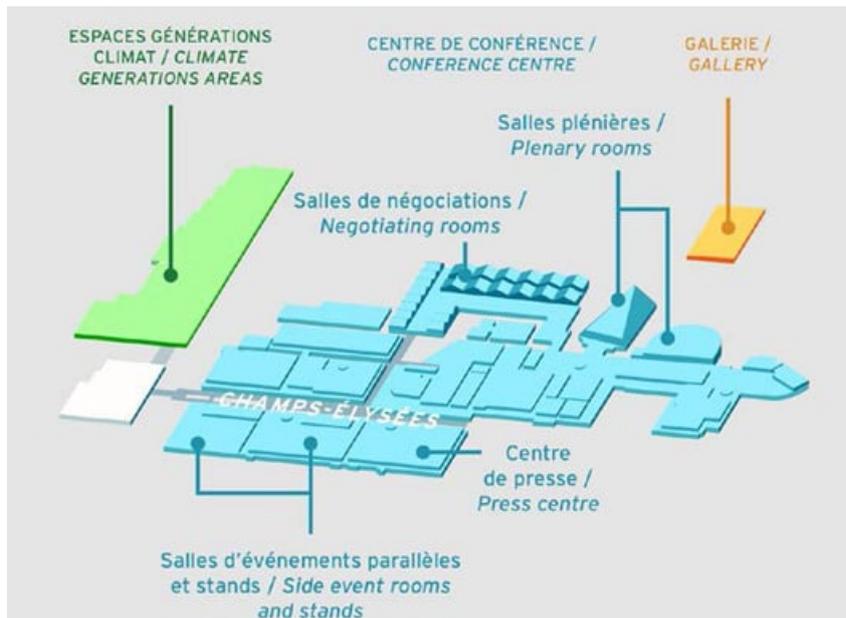


Figure 1 : Les différents espaces de la COP 21 au Bourget. À part les espaces « Générations climat » et la Galerie, l'accès aux locaux nécessite différents types d'accréditation en fonction de leur degré d'exclusivité. Si l'espace du Bourget constituait le cœur de la COP21, de nombreux autres espaces de la région parisienne (Galerie des Solutions au Grand Palais, le 104, Montreuil, etc.) ont été investis à cette occasion.

Source : <https://www.connaissancedesenergies.org/interview-lorganisation-de-la-cop21-en-5-questions-240320> Consulté le 4/06/2024



Photo 1. Le hub du projet CLIMAPCOP près de la gare du Nord. L'appartement loué sur les ressources du projet a servi de lieu de réunion quotidien tout au long de la conférence. Source : auteurs. <https://climacop.hypotheses.org/>



*Photo 3 et 4. À gauche : Circulation entre l'espace « Générations climat » réservé à la société civile et l'espace multilatéral. Au fond, les piliers de couleur représentent des éléments naturels. A gauche, la marche est plus longue pour atteindre l'espace de la société civile. A droite, l'entrée de l'espace multilatéral des négociations, avec les drapeaux sur les piliers, qui marquent le fait que l'on entre dans un espace international : on y passe rapidement en ressentant l'imposition d'une solennité un peu écrasante, mais on ne s'y attarde pas. Source : Auteurs.*

*Photo 3 et 4. À gauche : Parcours extérieur jusqu'à l'espace « Générations climat », réservé à la société civile, à distance des locaux où se déroulaient les négociations. À droite, l'entrée de l'espace multilatéral, décorée de piliers portant les drapeaux des États participants. Sa solennité un peu écrasante fait que l'on ne s'y attarde pas. Source : Auteurs.*



*Photo 5. Espace de rencontre informel. De nombreux lieux, ici en marge d'un espace d'exposition, où l'on peut s'asseoir librement sont consacrés à des discussions informelles, au repos ou au travail des participants. Autour des tables sont dressés des stands présentant diverses solutions technologiques (entreprises, ONG) pour faire face à la crise climatique, illustrant comment la conférence laisse place également à des activités de prises de contact et de *showcasing*. Source : Auteurs.*



Photos 6 et 7 : Les populations autochtones (reconnu dans les conférences de l'ONU comme un « major group » représentant la société civile) circulent entre les événements parallèles où ils exposent leur vision de la problématique climatique (photo de gauche) et leur pavillon où, en plus des événements officiels, ils peuvent se réunir et accueillir des représentants officiels des États-Nations, ici le président français de l'époque François Hollande en visite dans l'espace génération climat. Source : auteurs.